

Et puis, la pensée de fuir devant la menace, de courber le front devant l'insulte, révoltait son vieux sang de gentilhomme.

Sans cesse en péril, puisque son caractère de prêtre faisait de lui l'objet des haines aveugles des sectaires, il ne cessait point de se rendre chez ceux qui, physiquement ou moralement, avaient besoin de ses secours pour vivre ou de sa bénédiction pour mourir.

Il prenait ses précautions cependant, évitant de s'exposer avec trop d'imprudence, et c'est surtout le soir, une fois la nuit venue, qu'il sortait de chez lui pour aller où l'appelait le devoir, et ne consentant point d'ailleurs à se déguiser, ce qui lui semblait indigne de lui.

On était au 15 avril.

Depuis un mois déjà, Paris appartenait à l'insurrection qui se défendait contre les troupes de Versailles.

Celles-ci avaient pour principal objectif la porte de Passy que l'artillerie battait en brèche ainsi que le fort d'Issy.

Raoul d'Areynes n'était pas retourné chez Gilbert Rollin et chez Henriette, non qu'il les oubliât, mais parce qu'il en avait été empêché par les événements.

Ayant remis trois mille francs à Henriette, il n'était point inquiet pour eux au sujet des difficultés matérielles de l'existence.

Mais, connaissant à fond Gilbert, il éprouvait une préoccupation bien autrement grave, car il craignait de le voir se jeter à corps perdu dans le mouvement révolutionnaire et entraîner avec lui sa femme au milieu des dangers qui, tôt ou tard, devaient résulter de l'insurrection destinée fatalement à être vaincue.

Cette défaite, tous les honnêtes gens la souhaitaient avec ardeur et l'attendaient avec impatience.

Le vicaire de Saint-Ambroise, voyant la tournure que prenaient les choses, résolut d'aller s'enquérir de ce que faisait Gilbert et dans le cas où il serait compromis, de le soustraire, s'il en était temps encore, aux représailles qui ne manqueraient pas de suivre l'entrée de l'armée régulière dans Paris.

En outre il avait reçu des nouvelles de Fenestranges, et il voulait les communiquer à Henriette.

A la tombée de la nuit, il sortit de chez lui pour se rendre rue Servan.

A cette heure, les quartiers Saint-Ambroise et de la Roquette étaient relativement calmes et les passants n'encombraient point les rues.

Cependant quelques boutiquiers virent le jeune prêtre, et ils se disaient :

— Eh bien ! il n'a pas froid aux yeux le vicaire !... Se promener ainsi en soutane quand tous les autres ont décampé, c'est de la folie toute pure ! Au moment où il s'y attendra le moins, on lui mettra la main au collet !

— On a beau savoir qu'il fait beaucoup de bien dans le quartier, il suffirait d'un ivrogne commandant une patrouille de soulards pour le mettre au mur... et ça ne pèserait pas lourd !...

Raoul d'Areynes passait, calme, sans se préoccuper des réflexions que faisait naître certainement la vue de son costume ecclésiastique, sans s'occuper des périls au devant desquels il semblait courir.

Il arriva sans encombre à la rue Servan.

Chemin faisant, même, quelques gardes nationaux l'avaient salué.

Ceux-là étaient de braves gens, incorporés bien malgré eux dans les rangs des bandits de la Commune.

Ils se souvenaient que souvent le vicaire de Saint-Ambroise était venu en aide à leurs femmes et à leurs enfants.

L'abbé d'Areynes monta l'escalier et sonna.

Ce fut Gilbert qui vint lui ouvrir.

A la vue de son cousin par alliance il ne put réprimer un mouvement de stupeur.

— Vous à Paris, monsieur l'abbé !... s'écria-t-il. Et sous ce costume ! C'est à peine si j'en crois mes yeux !...

Et il fit entrer Raoul.

— Pourquoi donc ne serais-je point à Paris ? demanda celui-ci en souriant.

— Comment, pourquoi ?... Ignorez-vous que les prêtres sont en ce moment l'objet de toutes les menaces, de toutes les poursuites ? Qu'on les traque, qu'on les arrête, qu'on les prend comme otages ?...

— Non, certes, je ne l'ignore pas !

— Et vous êtes resté quand même ?...

— Vous le voyez.

— Et vous vous montrez sans déguisement dans les rues !...

— Oui,...

— Franchement, j'admire un tel courage ! vous risquez votre liberté... votre vie !...

— Vous avez tort d'admirer, car ma conduite est toute simple et n'a rien d'héroïque. Je reste à Paris parce que mon devoir est de continuer à accomplir mes œuvres de charité... Je garde mon costume parce que je suis fier de le porter ! Est-ce qu'un soldat quitte son uniforme au moment du danger ? Tant pis pour ceux qui pensent qu'un prêtre est un ennemi... Il faut les plaindre... Je risque ma

liberté, ma vie, dites-vous. Qu'importe ? Ma vie appartient à Dieu, je le laisse en disposer à sa guise !

Gilbert avait refermé la porte derrière Raoul.

— Quel motif vous amène ? lui demanda-t-il, avez-vous reçu des nouvelles de Fenestranges ?

— Oui, il y a deux jours...

— Le comte Emmanuel ?

— Se porte aussi bien que possible... je venais vous en informer et m'assurer en même temps que vous n'aviez pas fait cause commune avec l'insurrection...

— Nullement.

— Je vous en félicite. Comment va ma cousine ?...

— Henriette est très faible.

— Elle n'est point sortie ?

— Non. Elle est dans sa chambre.

— Alors je puis la voir ?

— Venez...

— Et Gilbert, ouvrant une porte, introduisit Raoul dans la pièce où se trouvait la jeune femme.

Comme son mari venait de l'affirmer, Henriette était très faible, aussi, sans changer de position, elle tendit la main à son cousin qui la prit, la serra, et vint s'asseoir auprès de la chaise longue.

De même que l'avait fait Gilbert, elle lui témoigna sa surprise de le voir à Paris.

— Je n'ai pas voulu fuir, lui répondit-il, la fuite me semblait une désertion.

— En venant nous voir, tu cours des dangers...

— Je mets ma confiance en Dieu qui me protégera contre eux, et je suis heureux d'être venu... heureux surtout de faire amende honorable. Car j'avais mal jugé ton mari, ma chère cousine... je l'avais soupçonné... je l'avais calomnié.

— Mal jugé... soupçonné... calomnié... répéta la jeune femme stupéfaite en regardant Gilbert... je ne comprends pas...

L'abbé d'Areynes reprit :

— Je m'explique : je craignais que, pris d'un accès de cette fièvre révolutionnaire qui, dans ce moment, est épidémique à Paris, il ait pactisé avec les membres du Comité central, avec ces fous malfaisant qui, s'ils en avaient le pouvoir, étoufferaient la patrie dans la boue et le sang.

— Vous m'aviez en effet mal jugé, répliqua Gilbert. Certes, mes idées ne sont point les vôtres, monsieur l'abbé, mais j'appartiens, par ma naissance et mon éducation, à ce qu'on nomme le parti de l'ordre, et je ne saurais faire cause commune avec une insurrection pour qui le désordre est un principe. D'ailleurs, si même j'avais été capable de me rallier à ces utopistes, l'état d'Henriette, vous devez le comprendre, m'eût imposé le devoir de m'abstenir.

Gilbert ajouta avec une onction hypocrite vraiment digne de *Tartuffe* :

— Je serai bientôt père et je ne me reconnais pas le droit de disposer d'une existence qui doit désormais appartenir à mon enfant... J'ai bien des défauts, je vous permets même, mon cher abbé, de les transformer en vices, ajouta-t-il en souriant, mais il reste en moi certaines fibres dont, jusqu'à ce jour, j'avais ignoré l'existence et qui se révèlent tout à coup. La plus sensible de ces fibres, celle qui parle le plus haut, c'est le sentiment de ma prochaine paternité qui la fait vibrer, je ne me reconnais plus moi-même et je me sens devenir meilleur.

Au moment où Gilbert Rollin terminait cette tirade, un coup de sonnette retentit avec force à la porte de l'appartement.

Henriette tressaillit.

— Qui peut venir, mon ami ? demanda-t-elle.

— Un client sans doute... répondit Gilbert, puis s'adressant à Raoul : Quand on est pauvre on gagne sa vie comme on peut... Je m'occupe d'affaires contentieuses en ce moment... Je vais voir qui sonne...

Et il quitta la chambre à coucher dont il referma la porte derrière lui.

Une lampe brûlait sur la table carrée servant de bureau dans la première pièce.

Gilbert traversa cette pièce et ouvrit.

Un homme barbu, revêtu du costume de la garde nationale fédérée, était debout sur le carré, faisant scintiller sous la lueur du bec de gaz les galons qui surchargeaient son uniforme.

Il portait des bottes éperonnées et traînait un sabre de dimensions ridicules, vraisemblablement volé à une panoplie ou dans la boutique d'un marchand de bric-à-brac.

Deux longs pistolets de tir étaient passés dans le ceinturon de cuir que recouvrait une large ceinture rouge.

Le képi, disparaissant littéralement sous des torsades d'or, s'inclinait d'une façon canaille vers l'oreille droite du visiteur. La visière de ce képi jetait son ombre sur un visage livide, suant la lâcheté, la débauche, et éclairé par des yeux d'une expression presque féroce.

En voyant ce personnage, qui sous son accoutrement baroque